

Virginie Valéro

Et puis voir la mer...



Virginie VALERO

Et puis voir la mer...

© Virginie VALERO, 2026

ISBN numérique : 979-10-405-8547-3

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*Quand sera brisé l'infini servage de la femme,
quand elle vivra pour elle et par elle,
[...] elle sera poète, elle aussi !*
Arthur Rimbaud

1

Le paysage défile à cent cinquante kilomètres à l'heure, yeux fixés droit devant, embués de larmes, mains agrippées avec force au volant, buste raide, penché en avant, front plissé, sourcils froncés ; le désespoir, la peur, et les tympanes qui cognent. Prise dans une frénésie incontrôlable de vitesse, elle appuie plus fort sur l'accélérateur. Les larmes se font sanglots, l'assaillent, l'étouffent, chargées de toute l'amertume du quotidien, de cette succession de fades habitudes qui n'ont plus de sens, de ces nuits sans sommeil, de cette conviction de ne pas être à sa place et de ce sentiment d'être déjà morte à elle-même, avant d'être morte à la vie.

Une vibration se fait ressentir sans qu'elle y prête attention, la sensation persiste quelques secondes, Jeanne réalise alors qu'elle est en train de se déporter en direction de la glissière d'autoroute, il lui reste une fraction de seconde pour choisir : vivre ou mourir... Elle braque brusquement le volant et revient violemment à elle.

Son cœur s'emballe et ses jambes tremblent, elle n'est pas passée loin, elle le sait, elle ne veut plus de cette vie, mais n'est pas résolue à la quitter. « Merde, qu'est-ce que je fous ? Ma détermination ? Mon optimisme ? J'en ai fait quoi ? Pourquoi j'ai l'impression d'être en lambeaux, toujours au bord des larmes ? ». Jeanne expire lentement pour reprendre ses esprits, elle commence à percevoir ce qui l'entoure : le bruit du moteur d'abord, les rayons du soleil ensuite, la périphérie urbaine, quelques notes de musique, une voiture qui la double. Elle est infiniment triste et profondément perdue, lancée sur un chemin dont elle ignore le point de chute, mais elle est partie. Elle a refusé.

À la radio, une mélodie familière finit de la ramener à la réalité :

*Tu m'as dit que j'étais faite
Pour une drôle de vie
J'ai des idées dans la tête
Et je fais ce que j'ai envie
Je t'emmène faire le tour
De ma drôle de vie*

Voilà que cette chanson, qui d'ordinaire fait naître son sourire, réveille toutes ses pulsions de vie et lui donne envie de danser sous la pluie comme au cinéma, n'est plus que le déclencheur d'un violent séisme dans l'estomac, qui se propage

et remonte amèrement jusqu'à la gorge. Cette chanson, son bol d'air frais, n'a plus que le goût de la nostalgie, du « c'était mieux avant ». Elle lui rappelle qu'elle ne se réjouit plus parce qu'elle n'y parvient plus. C'est un constat d'échec : fin du sourire, explosion du happy end, anéantissement de la vie.

Jeanne a l'impression d'être en équilibre au bord d'une falaise, face au vide, avec la nausée du vertige au fond du ventre. C'en est trop. Debout sur la terre ferme, elle a passé trop de temps à laisser ses rêves et ses envies rouler au fond du gouffre, elle n'est plus qu'un corps, en vie certes, mais vide de vie. Elle voudrait plonger, faire le grand saut, pour aller retrouver ses rêves, pour les sentir la nourrir, la ressusciter. Elle voudrait faire ce dont elle a envie, comme dans la chanson de Véronique Sanson. Elle voudrait se sentir libre de ses envies, être ailleurs, être quelqu'un d'autre.

Effrayée par ce trouble qui affecte sa vigilance, elle décide de faire une pause et sort de l'autoroute un peu après Valence. Elle ne peut pas s'arrêter sur une aire de repos, au milieu des commerciaux affairés, des retraités détendus et des familles qui font la pause pipi. Comment soutenir leur regard – ils l'imagineront en déplacement professionnel ou en congé – comment leur cacher sa honte, à eux qui entretiennent leur quotidien, s'y engouffrent et s'y déploient, pendant qu'elle doit décider si elle va briser le sien ?

Elle roule encore une dizaine de kilomètres sur la départementale à la recherche d'un endroit au calme où s'arrêter, elle tombe sur le parc municipal d'Étoile-sur-Rhône, se gare et éteint le contact. À cent kilomètres de chez elle, un lundi matin, alors que son mari est au travail, ses enfants à l'école ou chez la nourrice et qu'elle devrait être au seuil de sa salle de classe, elle s'apprête à entrer dans le « parc du Château », se sentant comme une criminelle en fuite, à la fois dans la crainte d'être rattrapée et dans l'envie de l'être. Elle s'allonge au pied d'un arbre, dans l'herbe, profitant de cette belle journée d'hiver et des rayons du soleil qui diffusent une chaleur réconfortante. Jeanne prend quelques minutes pour donner un peu de réalité aux heures qui viennent de s'écouler.

*

Lundi, 6 h 21 : le réveil n'a pas eu le temps de sonner, ce matin encore elle était debout bien avant son injonction, dans la douleur. Sacha a pleuré, il était 5 h 30 ou peut-être plus tôt encore, peu importe, il a pleuré, elle a pleuré elle aussi, puis elle s'est levée. Préparer un biberon, changer une couche, sortir le petit déjeuner, écouter Sacha et Alice, les câliner, se préparer, laisser tout ce petit monde à leur père puis prendre le chemin du travail... un matin de trop.

Alors Jeanne n'a pas pris le chemin du travail, elle est partie, comme ça, en ce beau matin de février. On ne part pas toujours dans la grisaille, avec la météo pour soi, pour se conforter dans l'idée que l'univers entier nous pousse à partir. Parfois, on part malgré la météo et même malgré soi. Elle est partie après s'être brisée lentement, morceau de chair après morceau de chair. Elle est partie parce que dans son sourire, il n'y avait plus qu'une mécanique, un réflexe de savoir-être qui ne disait plus rien de ce qu'elle ressentait au fond.

À deux rues à peine de son grand appartement, elle est arrêtée au premier feu rouge : premier feu rouge et premier doute, premier caillou dans les rouages de la fuite. Mais que fuit-elle ? Un mariage heureux ? Un métier passionnant ? Deux enfants en pleine santé ? Une famille unie ? Jeanne a alors eu honte de ce mouvement de fuite, de ce caprice d'enfant trop gâté par la vie, caprice de celle qui a tout pour être heureuse, comme elle se l'est souvent entendu dire. Elle a cherché à se convaincre à coups de mauvais souvenirs, comme autant de preuves, mais elle n'y est pas parvenue : ce sont des scènes de vie heureuse qui ont ressurgi.

*

— Maman ! Mamaannn !

Elle soupire discrètement, elle venait juste d'ouvrir un livre et rêvait secrètement de pouvoir s'extraire un peu des sollicitations de sa fille. Romain passe devant elle, un large sourire aux lèvres :

— Ne bouge pas, je m'en occupe, tu en as bien assez fait depuis ce matin.

Il a compris sans qu'elle ait eu besoin de lui parler, comme souvent. Il faut dire qu'ils se connaissent depuis les bancs d'école... Et si tout n'a pas toujours été rose, ils ont appris à communiquer, à s'écouter surtout, pour de vrai. Romain peut être dur parfois, un peu têtu et impatient, mais il est sensible et attentionné. Ils ont leur langage, leurs expressions et leurs allusions qui échappent aux autres, ils sont des parents, des amis, des amants ; une véritable équipe, soudée. Ils prennent soin l'un de l'autre. Ce jour-là, Romain est revenu au bout d'un certain temps accompagné d'Alice, dans le salon où Jeanne lisait tranquillement. Ils tenaient chacun une guitare à la main et se sont mis à chanter en chœur :

« Jolie maman, regarde comme il fait beau dehors
Jolie maman, écoute ces quelques accords
Montre-nous ton merveilleux sourire
Offre-nous tes tendres mains

Viens donc pique-niquer
Viens, on a tout préparé
Laisse-nous te chérir
Et te montrer le chemin »

Jeanne a souri, attendrie, elle adorait les pique-niques et les initiatives de Romain, son petit brin de folie et sa façon d'arrondir les angles du cadre. Jeanne, Alice et Romain étaient sortis profiter du grand air, ils avaient dévoré les sandwiches soigneusement préparés par Romain et Alice, ils avaient joué au ballon puis à ni oui ni non, ils s'étaient chatouillés dans l'herbe et avaient fini la journée en envoyant un message à quelques amis pour improviser un apéritif. Une soirée au milieu des rires et des tintements de verre.

Une vie ordinairement heureuse.

Jeanne et Romain avaient toujours inversé la tendance, toujours contourné la morosité, toujours trouvé des solutions. Ils incarnaient une sorte de modèle d'harmonie aux yeux des autres. Alors oui, elle avait tout pour être heureuse. Mais elle ne disait pas tout des petits cailloux qui s'invitaient dans les rouages de la machine, elle s'efforçait simplement de continuer à la faire fonctionner, de continuer à avoir tout pour être heureuse.

*

Ce premier feu rouge est immédiatement devenu une première tentation de demi-tour, avec la honte pour seul moteur. Qu'a-t-elle à revendiquer ? Que peut-elle vouloir de plus ? Elle étouffe : et alors ? Elle ne sait plus qui elle est : et alors ? Elle n'a pas réfléchi davantage. Elle ne pouvait plus nager à contre-courant, se sentir entravée, empêchée... Elle additionnait les adjectifs dans sa tête, comme pour essayer de mieux cerner ce qu'elle ressentait, quand le feu est passé au vert. Elle ne l'a pas vu. Le jeune homme dans la voiture de derrière s'est mis à klaxonner tout en gesticulant à travers le pare-brise, un homme pressé sans doute, un de ceux qui savent clairement pourquoi ils se sont levés ce matin, qui ont un plan, un point de chute et un timing à respecter. Il l'a doublée brusquement, la sortant de son égarement ; elle a appuyé sur l'accélérateur et a traversé son quartier comme on passe de la chambre au salon, machinalement elle a jeté un œil par la fenêtre en passant devant chez son amie d'enfance, qui habite à deux pas de chez elle ; elle a cru deviner une ombre derrière la fenêtre et a hésité un court instant à se garer. Il lui aurait sans doute suffi de décrocher son téléphone, de monter boire un café et d'en parler. Mais sa raison l'avait quittée,

elle était en train de se noyer et, prise de panique, elle s'agitait autant qu'elle pouvait pour parvenir à remonter prendre un peu d'air à la surface de temps en temps. Elle n'était toutefois plus en état de réfléchir. Elle était en état d'urgence. Pas de téléphone, pas de café, pas d'amie. Au bord de l'agonie, celui qui souffre n'a plus la force physique de parler. Elle a alors détourné le regard.

Un peu plus loin, elle a remarqué que les affiches du panneau publicitaire déroulant, devant l'école primaire, avaient changé. Elle a vu cette vieille dame qui promène son chien tous les jours à la même heure. Les couleurs, les sons, le rythme du quartier étaient inscrits en elle ; depuis quinze ans, elle était dehors comme on est chez soi, dans le confort d'une routine bien maîtrisée, rassurante. Mais ce jour-là il lui semblait que quelque chose ne fonctionnait plus, comme si le soleil ne produisait plus ni chaleur ni lumière, comme si la vieille dame au chien marchait à contre-sens et que les affiches du panneau publicitaire tournaient à contre-temps. Elle a augmenté le volume de la radio pour occuper le vide, pour faire comme s'il s'agissait d'un jour comme un autre.

Le parc où les enfants aiment faire du vélo, l'appartement de sa grand-mère, l'école de son enfance, l'immeuble dans lequel elle a été bébé, puis l'université... À mesure que la ville défilait au-dehors, SA ville, c'était sa vie qui ressurgissait. Où irait-elle ?

Elle a pris l'A7...

*

9 h : une vibration de son téléphone l'extrait de ses pensées. Une notification : « prendre rendez-vous chez l'ophtalmo », ironique rappel à l'ordre du quotidien bien agencé, optimisé, fondu dans un moule bien délimité pour ne rien laisser déborder. Jeanne se rend à l'évidence : il est temps d'assumer et de prévenir son employeur de son absence, mais que dire ?

« *Bonjour, c'est Jeanne je vais être absente aujourd'hui, je suis malade, je reviens demain.* »

Rentre-t-elle demain ?

Elle ne sait pas. Et elle a honte, honte comme une petite fille qui s'apprête à mentir, persuadée qu'au moment où elle ouvrira la bouche, toute la planète hurlera à la supercherie. Parce qu'elle a été cette petite fille-là, Jeanne, une petite fille bien comme il faut, avec ses boucles blondes et ses grands yeux bleus, discrète, docile, bavarde juste ce qu'il faut pour attendrir l'auditoire, appliquée, bonne élève, toujours soucieuse d'être là où on l'attendait, de ne pas décevoir. Qui ? Pourquoi ? Sans doute une simple histoire de caractère. Si seulement elle

avait eu des parents trop sévères, qui l'avaient élevée dans la peur de la punition, ou mieux, qui l'auraient maltraitée, alors tout cela ferait sens : peur du châtiment corporel, peur du désamour, souci de se faire oublier, mais non, pas de quoi faire un roman. Simple histoire de caractère.

Elle prend son téléphone et prononce le mensonge tant redouté, elle a honte, comme prévu, elle est prête à faire demi-tour, rattrapée par la réalité de son quotidien ou par les injonctions de son éducation : le travail ce n'est pas une option, c'est un devoir.

Elle raccroche, mais hésite toujours à faire demi-tour, elle sait que ce mensonge a une date de péremption : où sera-t-elle dans vingt-quatre heures, et dans quel état ? Ne vaut-il pas mieux y retourner tout de suite ? Elle ne peut pas tout quitter comme ça, elle ne peut pas les abandonner, leur laisser croire qu'elle ne les aime plus, que c'est leur faute. Elle ne veut pas qu'ils s'inquiètent... En fait, si, elle veut qu'ils s'inquiètent, qu'ils se questionnent, qu'ils comprennent que l'armure est brisée, qu'elle a une vie à réinventer.

Elle sera cette femme de trente-cinq ans qui quitte tout, qui refuse d'étouffer, même si le monde n'est pas prêt à entendre son agonie, même si c'est une histoire sans intérêt.

Une chanson s'invite alors dans ses écouteurs, bien à propos, comme c'est souvent le cas avec la musique : elle vient toujours à point nommé à qui sait la recevoir. Elle entend la voix de Céline Dion monter en puissance, cette voix sur laquelle elle s'est tant de fois déchaînée pendant des soirées festives entre amies, la chanson idéale du karaoké avec cuillère en bois à la main en guise de micro... Elle avait vingt ans, en escarpins debout sur le bar, elle s'époumonait entre deux tournées de shooters, elle aimait qu'on la regarde ; pas Jeanne, mais cette jeune femme-là, debout sur le bar, celle qui transpirait la vie et ses plaisirs. Une autre elle-même. Jeanne n'était jamais la première debout sur le bar, ni celle qui commandait une nouvelle tournée, ni celle qui disait « on ne va pas rentrer maintenant ? ». Jeanne était raisonnable, un peu « rabat-joie » selon certains, mais qu'elle aimait la liesse collective, les initiatives des autres dans lesquelles elle pouvait s'engouffrer par effraction, en passant inaperçue, qu'elle aimait ressentir l'excitation d'être une autre que soi, même pour quelques minutes, même pour de faux ! Pour la première fois, elle écoute les paroles derrière le rythme entraînant et elle entend cette détresse à laquelle elle n'avait jamais prêté attention. Il lui semble que c'est le cri de son propre désespoir qu'elle reçoit à ce moment-là dans ses écouteurs :